

## Le viol de la petite fille

Marie-Ange Depierre

---

Number 38, Fall 1988

La folie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15145ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Depierre, M.-A. (1988). Le viol de la petite fille. *Moebius*, (38), 41–42.

## LE VIOL DE LA PETITE FILLE

MARIE-ANGE DEPIERRE

Le viol avait eu lieu dans la perfection du silence. Pas de cris, pas de bruit, juste l'arrêt de la vie pour un instant.

Le temps lui aussi s'était arrêté au-dessus de la petite fille. Elle avait l'impression qu'une toile blanche s'était déroulée au-dessus d'elle, le dais de la mort, et que son poids, à distance, l'étouffait silencieusement.

Elle ne pouvait pas se représenter la scène, ce qui lui arrivait à elle, et lorsqu'elle ouvrait les yeux elle ne voyait que cette toile blanche, profondément blanche.

Son corps brûlait en dedans comme un visage ravagé.

Défoncée, elle gisait sur le terrain vague parmi les détritux de la ville proche. Le violeur était parti, sûr de lui, ombre satisfaite. Elle ne put jamais reconnaître son visage car, à son contact, elle avait contracté la maladie de l'oubli, du flou et de l'absence.


Elle vécut longtemps cependant, classant inlassablement de belles pages blanches, cousant des cahiers de luxe prêts à recevoir une histoire.

### *Elle*

Cette nuit, elle avait encore rêvé d'elle.

Elle dans les camps, elle recroquevillée sur le châlit du stalag de bois. Elle avait la fièvre. Elle gémissait en se grattant lentement. La vermine la mangeait; sur le crâne, dans les pliures chaudes de la peau, dans ce qu'il restait de ses poils.

Elle délirait et si loin d'elle Virginia rêvait son délire. C'était la même angoisse que lorsqu'elle était arrivée dans ce pays inconnu après le coup d'état, la même incompréhension. Comment survivre? Qu'avait-elle fait pour être plongée dans cet espace intolérable? Cela aurait-il une fin?



Virginia voyait les inscriptions sur les lattes de bois. Des noms, des noms dans toutes les langues et plusieurs alphabets. La Tour de Babel de l'horreur, marquée pour toujours dans ces signes de cendres et de sang.

Elle la voyait courir, effrayée, les yeux ouverts sur le ciel de Dachau. Le ciel était-il bleu au-dessus de Dachau? Puis, elle vit le chien, monstrueux, la gueule ouverte. Elle entendit un hurlement. Elle hurla et se réveilla en sueur. Sur le mur, en face d'elle, se découpait la photo de son chien qui la regardait intensément.

Depuis cette nuit-là, Virginia avait peur de s'endormir. Elle ne voulait pas de nouveau rencontrer la femme des cauchemars. Elle s'efforçait de perdre le sommeil. Il n'y avait plus de scansion entre le jour et la nuit; il y avait juste la suite d'elle-même comme un rouleau de tatouages sur sa chair à vif.

A la présence d'elle, elle préférait l'insomnie et ses compagnes de nuit: l'angoisse, le doute.

Mais une nuit, épuisée de fatigue, elle s'endormit et revint dans le camp où elle l'attendait. Prise de panique, elle voulait se réveiller mais elle s'empara d'elle et lui parla.

Elle lui parla de la petite fille qu'elle avait été, de la perte de cette petite fille, abandonnée, loin, très loin dans un pays froid.

En écoutant ses paroles, Virginia s'approvoisait et commençait à la reconnaître.

Dans ce long rêve, elle comprit qu'elle était sa meilleure amie, sa meilleure part, et qu'elle se devait d'aller à sa rencontre toutes les nuits qui étaient si longues et si noires dans le pays froid où elle était venue se réfugier.